

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 13 (1875)  
**Heft:** 20

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-183264>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

» La contenance grave de cette immense troupe  
 » traversant le pays au milieu de la nuit, avec un  
 » calme que n'ébranlait pas même la vue des mai-  
 » sons de leurs ennemis, devant lesquelles nous  
 » passions, a produit sur moi une impression qui  
 » restera éternellement gravée dans mon cœur. Pas  
 » un cri, pas un appel; le plus profond silence,  
 » interrompu seulement à l'entrée des villages par  
 » le tocsin qui sonnait à notre approche ou par le  
 » chant des psaumes que répétaient des milliers de  
 » voix.

» Nous fîmes halte sur les hauteurs de la route  
 » de Winterthur, où le gouvernement nous envoya  
 » des délégués chargés d'entendre les vœux du peu-  
 » ple. Mais il était trop tard; les plus montés, et  
 » ils étaient en grand nombre, voulaient à tout prix  
 » l'abdication du gouvernement. Il lui fut donné  
 » deux heures pour réfléchir; la réponse se faisant  
 » attendre, le peuple demanda à entrer en ville. »

Le 6 septembre, vers 9 heures du matin, les masses entrèrent à Zurich, sur 4 hommes de front, le pasteur Hirzel et le docteur Rahn-Escher en tête. Marchaient d'abord 20 à 30 carabiniers, 130 fusiliers, 2 à 3 mille hommes armés de bâtons ferrés et de massues. Une partie de la colonne, conduite par le pasteur Hirzel, se dirigea vers l'arsenal; l'autre partie, conduite par Rahn-Escher, arriva un peu plus tard. Ces troupes marchaient en bon ordre, chantant des cantiques. Arrivée dans la rue de la Cigogne, la colonne du pasteur Hirzel rencontra les 20 hommes de cavalerie conduits par le major Uebel, qui s'avançaient pour maintenir la place libre et pour laisser à l'infanterie, composée d'une quarantaine d'hommes, le temps de charger. Les cavaliers crièrent : *En arrière, la place doit rester libre*. Le pasteur Hirzel répondit : *Paix*, mais ses hommes criaient : *En avant*, et, comme la cavalerie avait le sabre en main, les carabiniers du peuple la tenaient en joue à une dizaine de pas.

Quelques instants s'écoulèrent, et un coup de feu, tiré en l'air, partit des derniers rangs des masses populaires. Alors, dit-on, le pasteur Hirzel, pressé par ses gens, s'écria : *Eh bien, donc, au nom de Dieu... Tirez!* Les masses firent feu sur la cavalerie, qui riposta. Les masses ne voulant point se retirer, malgré une sommation réitérée, et se précipitant avec fureur sur le militaire, l'infanterie fit feu et la cavalerie chargea. Les dragons sabrèrent avec courage. Un des membres du gouvernement, qui siégeait près de là, se présenta, tenant à la main l'ordre de faire cesser le feu. Il se précipita, avec un dévouement sublime, au milieu des combattants et tomba frappé de deux coups à la tête. On releva 9 morts et 18 blessés.

Les masses furent repoussées à deux fois. Le combat cessa et les troupes furent licenciées. Cependant la foule demeurait exaspérée; le tocsin continuait à retentir avec fureur de la cathédrale de Zurich et de toutes les paroisses des bords du lac. Ce son lugubre saisissait profondément les âmes : c'était un moment sublime, mais pénible. Il fut

suiwi d'un calme qui faisait présager des événements décisifs.

Les insurgés apprenant que le peuple des communes riveraines du lac se dirigeait sur Zurich, se portèrent au-devant et rentrèrent ensuite en ville, après avoir ainsi doublé leurs forces.

Tout cela se passait sous les yeux de la Diète, réunie en ce moment-là à Zurich.

Enfin, l'agitation se calma par la dissolution du pouvoir exécutif et la formation d'un gouvernement provisoire.

Cette révolution, dite *guerre des psaumes*, aurait pu, à juste titre, s'appeler aussi la guerre du *christianisme libéral*, nouvelle doctrine dont Strauss fut un des premiers champions. — Aujourd'hui que la liberté se fait jour en tous sens et qu'en matière religieuse il n'est d'autre autorité que celle de Dieu et des convictions, de tels événements ne pourraient guère se produire. Les diverses opinions religieuses jouissent maintenant à Zurich de la plus large tolérance. L'orthodoxie y a ses temples, ses pasteurs, et le christianisme libéral les siens. — A Lausanne, nous ne sommes peut-être pas aussi logiques, aussi conséquents; le pasteur, pas plus que le troupeau, n'osent établir franchement la distinction. Nous associons tout, et quand ce mélange de convictions, de foi et de doute ne nous paraît pas assez complet, nous l'assaisonnons de l'éloquence du papisme : Etrange variété!

C'est demain la *Pentecôte*. Cette fête est ainsi nommée parce qu'on la célèbre le cinquantième jour après Pâques. Pentecôte vient du grec *Pentécotes*, qui signifie *cinquantième*.

Les Juifs célèbrent la Pentecôte pendant deux jours, durant lesquels ils ne travaillent point et ne traitent aucune affaire. Elle a pour objet de leur rappeler la promulgation de la loi sur le mont Sinaï; aussi ont-ils coutume d'orner les synagogues, et même leurs maisons, avec des roses et des fleurs tressées en couronnes et disposées en festons.

Dans l'Eglise chrétienne, la Pentecôte se célèbre en mémoire de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, qui arriva le cinquantième jour après la résurrection de Jésus-Christ. Avant de se dérober par son ascension aux regards de ceux qu'il avait appelés à continuer son œuvre, Jésus leur avait commandé de ne point s'éloigner de Jérusalem. Ils devaient y attendre l'accomplissement de la promesse qu'il leur avait faite : « Jean a baptisé dans l'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. »

Le jour de la Pentecôte venu, les disciples, réunis dans un même lieu, virent s'accomplir la promesse de Jésus-Christ. De ce moment date la promulgation de l'Evangile et l'établissement de l'Eglise chrétienne.

On nous communique les lignes suivantes :

« Le Grand Conseil est réuni depuis huit jours; nos honorables députés ont un air plus grave qu'à

l'ordinaire, et quelques-uns d'entre eux paraissent plongés dans des méditations profondes. Il faut, croyons-nous, attribuer ce fait aux préoccupations que leur donne l'étude du nouveau catéchisme actuellement soumis à l'examen du corps législatif.

» Le Synode a mis huit ans à enfanter cette œuvre; MM. les députés n'ont que huit jours pour former leur opinion. On comprend dès lors quel doit être leur embarras en présence des questions sur lesquelles nos plus habiles théologiens ont discuté si longtemps sans pouvoir s'entendre. »

#### Lo montagnard et la soupa.

Tot parâi l'âi ia pê lo mondo dâi fins retors!

L'autro dzo, on gaillâ dè pê lè montagnes dâo Pays d'Amont arrevê à Lozena avoué son bissa, son parapliodze et son dordon. L'eintrè dein on cabaret et demandé on assiétâ dè bouillon po sè referè on pou, kâ l'avâi passâ la Deint à pî et vo peinsâ bin que l'étâi affauti.

On l'âi ein dressè onna terrina et ne sé pas coumeïn ceïn sè fe, mà quand l'eut prâo medzi, ye trova dein la soupa on timbre-pouste que n'avâi jamé servi et que resta alliétâ âo fond dè s'n'assiète. Quand ye ve ceïn, ye sè lâivè, repreind sè z'afférés que l'avâi posâ dein on carro et décampè sein pipâ lo mot.

— Ohé! l'amî, l'âi criè lo sommeillié, que l'âi tracé après avau lè z'égras, atteindè-vo vâi et payî vâi voutron medzi!

— Dâo diabblio que vu payî, repond l'autro, allâ pî vairè dein m'n'assiète: ma soupa étâi franco!

#### Un chat sauvé par un chien.

Un célèbre peintre de Genève, mort il y a quelques années, avait un chat qui faisait les délices de ses enfants. Ce chat devint malade; il était atteint de la gale et souffrait à un tel point qu'il fut décidé en conseil de famille de mettre fin à ses maux. Le chat fut mis dans un sac dont on lia l'ouverture avec un fort cordon, et Justine, la cuisinière, fut chargée par son maître d'aller jeter le sac et son contenu dans le Rhône. Au bout d'un quart d'heure, la domestique revint et annonça à la famille, réunie pour le dîner, qu'elle avait jeté le sac dans le fleuve et qu'elle l'avait suivi des yeux jusqu'au moment où il avait disparu dans l'eau. On se mit à table, les enfants étaient tristes, on regrettait la sentence exécutée contre le vieux serviteur de la famille; la conversation n'était pas aussi animée que de coutume, lorsque tout à coup on entendit des aboiements derrière la porte de la chambre à manger. On alla ouvrir la porte et l'on vit Fiquet, le chien du grand artiste, entrer dans la chambre, traînant un sac qui semblait être animé de mouvements convulsifs et exécutait des soubresauts fantastiques. Le sac fut ouvert et il en sortit un animal mouillé, que chacun reconnut immédiatement pour le chat de la maison. C'était bien lui, que Fiquet avait été repêcher dans le Rhône. On se figure aisément qu'après

cette délivrance miraculeuse le pauvre chat fut conservé religieusement jusqu'à la fin de ses jours dans la famille.

(Rameau de sapin.)

#### LES NOCES INTERROMPUES

PAR ALEXANDRE FOURGEAUD.

J'ai un ami, garçon d'esprit, qui pourrait être célèbre, s'il n'était modeste jusqu'à l'abstraction. Cependant on peut tout violenter, même la modestie, et c'est ce qui est arrivé, fort heureusement pour les amateurs de fine littérature; car mon excellent ami, proclamé vainqueur à un concours littéraire, fut forcé de se révéler et de signer son véritable nom, un petit chef-d'œuvre: *La tante Rose*.

Or, l'histoire que je vous offre aujourd'hui, lecteurs, amis, m'a été confiée par Maurice Cherveix, il y a longtemps déjà, alors que, fort jeunes l'un et l'autre, nous ne pensions guère aux imprimeries et au seigneur Public.

Peut-être mon ami a-t-il oublié cette charmante histoire; il en a tant jeté de semblables au vent de la causerie! Moi, j'en ai gardé fidèle souvenir, et ma mémoire seule a guidé ma plume.

Je prie donc le lecteur de se reporter en pensée au temps du règne de Louis-Philippe et de me laisser le conduire place Royale, à Paris; car c'est là, par une fraîche matinée de mai de cette époque déjà si loin, qu'un hazard amena la reconnaissance de deux amis, vieux soldats, séparés depuis le licenciement de l'armée de la Loire, habitants tous deux du quartier Saint-Paul; tous deux décorés, tous deux hypothéqués par les rhumatismes et les blessures.

Au moment où Gérôme Duplantin, portant sa canne comme un fusil, et suivi de Fanfare son chien mouton, pénétrait du côté de la rue Saint-Louis (aujourd'hui rue Turenne) sur la place Royale, par la porte de la rue Saint-Antoine, César Goussaud, tout aussi raide dans son col de crinoline, la canne presque aussi symétriquement portée et accompagné par un chien de la même race, circonstances qui indiquaient au moins des goûts très identiques, s'avancait droit vers un banc situé au pied de la statue en marbre de Louis XIII.

Les deux chiens, en s'apercevant, s'élançèrent aussitôt, selon l'usage, pour fraterniser à leur façon. Leurs maîtres les suivirent, se regardèrent, s'ébahirent et laissèrent échapper en même temps un cri de surprise et de joie.

— Gérôme!

— César! cher César!

— Parole d'honneur, c'est bien toi, mon brave! s'écria enfin César Goussaud d'une voix étranglée. Embrassons-nous, et vive la France!

Ils échangèrent alors les signes de la plus sincère affection; en ce moment, ils ressuscitaient l'un et l'autre de cette sœur de la mort qui s'appelle l'absence.

Ce fut entre eux une avalanche de questions et de réponses interrompues, d'exclamations et d'étonnements bizarres et sans suite intelligente. Leurs cœurs se comprenaient, voilà tout; ce langage vaut bien celui des rhéteurs.

— Qu'as-tu fait depuis l'autre?

— Et toi, comment diable me quittas-tu si brusquement à Amboise?

— Ah! nous ne sommes plus aux jours du grand homme.

— Et moi donc! Je suis allé vingt fois au moins au ministère de la guerre. Mais, bah! un gouvernement de *pékins*.

— Ah! ce n'est pas comme du temps du grand empereur.

Et comme depuis Cicéron, qui en témoigne, les vieillards vantent par dessus tout le temps de leur jeunesse, nos deux chefs d'escadron s'abandonnèrent à leur admiration exclusive pour l'époque des victoires et conquêtes des premières années de ce siècle, dix-neuvième du nom.

Ils ne se comprirent clairement, au reste, que quelques heures après leur déjeuner, qu'ils prirent en commun.

Remarquant avec surprise qu'ils étaient proches voisins:

— Mais, nous ne nous quitterons plus! s'écrièrent tous deux à la fois.